Histoire des forêts françaises, XVI^e-XX^e siècles. Résultats de recherche et perspectives

Denis Woronoff

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2860>

DOI : 10.4000/ccrh.2860

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 1990

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Denis Woronoff, « Histoire des forêts françaises, XVI^e-XX^e siècles. Résultats de recherche et perspectives », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 6 | 1990, mis en ligne le 20 mars 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2860> ; DOI : 10.4000/ccrh.2860

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Histoire des forêts françaises, XVI^e-XX^e siècles. Résultats de recherche et perspectives

Denis Woronoff

- 1 Depuis une dizaine d'années, la recherche historique sur les forêts françaises s'est profondément renouvelée et enrichie. Après la disparition de Michel Devèze, maître sans école, on a pu craindre que le silence ne s'installe sur ce terrain pour longtemps¹ de rassembler des matériaux pour une histoire, tandis que des historiens, isolés et rares il est vrai, prenaient la forêt comme objet d'étude. La forêt française n'était donc pas vide d'historiens mais elle n'était guère historicisée. Selon le mot sévère de Georges Bertrand, « les historiens ne se sont vraiment intéressés à la forêt... que lorsqu'elle était défrichée... »². La création, en 1981, du Groupe d'histoire des forêts françaises (G.H.F.F.) a fortement contribué au désenclavement des recherches individuelles ; elle a préparé des convergences et souligné l'unité du domaine³.
- 2 La forêt cependant, est une évidence trompeuse. Ses historiens le savent : elle reste un objet à construire. En plaine ou en montagne, au Nord et au Sud de la Loire, met-on le même contenu sous ce mot ? Les textes anciens doivent être relus en ayant à l'esprit l'origine géographique voire culturelle du rédacteur. La forêt est à la fois naturelle et sociale. C'est un donné et un produit. Les conditions climatiques et pédologiques jouent bien sûr un rôle majeur. Il y a des « sylvo-faciès » historiquement stables. Le volontarisme des « réformateurs » se heurtera parfois à ces éléments de base. Mais, dès le Moyen Age, les espaces forestiers français – sauf, peut-être, dans quelques zones de montagne – sont largement humanisés, artificialisés. Ils sont le résultat d'un aménagement et d'une exploitation, le résidu d'une conquête. Ici, la nature c'est ce qui reste quand on a tout cultivé. D'un autre point de vue, la forêt est un ensemble interdépendant d'essences, d'étages végétaux, de flore, de faune, où il ne faut oublier ni les fruits ... ni les hommes, bref un éco-système complexe. Nul ne s'étonnera dès lors que la forêt soit un carrefour de disciplines et de méthodes. Peu de domaines sont plus propices à l'abandon des patentes :

aux spécialistes évoqués plus haut, ajoutons les écologues, les sociologues qui viennent rivaliser avec ceux qui tiennent habituellement boutique d'historiens.

- 3 Quant aux méthodes, elles empruntent toutes les voies d'accès, toutes les sources possibles. Bien des textes, d'abord, nous disent la forêt : traités scientifiques ou recueils de folklore, comptabilités de forges ou visites diocésaines ne sont pas à négliger, même s'il serait paradoxal de sous-estimer les sources massives que sont les enquêtes de l'administration. De nombreux textes en série doivent être convoqués pour constituer ce territoire à facettes multiples. Au rang des traces, la toponymie a été depuis longtemps une clé tentante, quoique dangereuse, ici aussi. Consolidée par d'autres signes de piste, elle nous indique les modes anciens d'exploitation forestière, elle désigne les essences. L'archéologie forestière, qui nous vient de Grande-Bretagne, dévoile les structures fossilisées, les forêts disparues, les haies rélictuelles. Elle reconstitue les places charbonnières comme les trajets des convois muletiers. Par elle, la forêt nous livre « l'inscription en creux de pouvoirs organisés » (Gilles Sautter). Les sciences naturelles fournissent à l'historien des moyens de connaissance et de datation. Citons la dendrochronologie, la palynologie, et, d'un emploi plus récent, l'anthracologie fondée sur l'étude des charbons de bois fossiles. C'est, a-t-on dit joliment, « la mémoire des charbonnières »⁴ L'histoire des paysages forestiers trouve dans ce faisceau de méthodes de quoi sortir de l'approximation ou de l'aporie.
- 4 La troisième catégorie de sources, délimitant un dernier ensemble de méthodes, serait à chercher du côté des figures. On y trouverait bien sûr, le riche corpus des cartes et plans forestiers qui nous informent sur tel ou tel massif mais aussi sur la compétence sylvicole du dessinateur. Parmi toute l'iconographie qu'a pu susciter la forêt, on retiendra, parce qu'elles ont donné lieu à une étude sérieuse, les photographies issues de la « restauration des terrains de montagne »⁵. La succession de clichés pris au même endroit pendant plusieurs décennies donne des repères très précieux. Ainsi, ces photos montrent ce que « forêts dégradées » veut dire dans les textes de l'administration forestière de la fin du XIX^e siècle. L'image, ici, n'illustre pas platement l'écrit ; elle le rend intelligible. Enfin, pour l'histoire la plus contemporaine, les photos aériennes aident à préciser, par exemple, l'impact du tourisme sur les forêts péri-urbaines⁶ et on pressent tout l'intérêt, pour comprendre l'évolution récente de ces espaces fragiles, des méthodes de télédétection⁷. Il est à peine besoin de dire que le croisement de méthodes et de sources, chaque fois qu'il est possible, est du meilleur rendement. La recherche collective et pluridisciplinaire s'en trouve à nouveau justifiée⁸.

Temps des forêts, espaces des forêts

- 5 Un des apports les plus utiles de la recherche, ces dernières années, aura été de dégager les principes et les rythmes d'une périodisation forestière. Jusque là, l'histoire avait été le plus souvent découpée suivant les articulations de l'histoire politique et administrative. Ne nous pressons pas de dire que c'était erroné. Car cette superposition a un sens si l'on envisage la gestion des forêts à l'échelle de la France et les effets des décisions du pouvoir sur les peuplements forestiers. L'Ordonnance de Colbert de 1669, la rupture révolutionnaire, les lois de reboisement de 1860 et de 1882, la politique de Pisani... autant de scansions pertinentes d'une histoire des forêts. Il est vrai cependant, si l'on change d'échelle et si l'on est attentif à d'autres types de phénomènes, que le politique n'est pas le bon point de vue.

- 6 On peut, dans la longue durée, voir l'histoire des forêts françaises dans la succession d'une forêt ouverte, essentiellement paysanne et protoindustrielle, d'une forêt de bois d'oeuvre, close et maîtrisée et d'une forêt partiellement ouverte, pour le loisir. Une perspective voisine partagerait cette histoire entre l'ère des usages superposés et celle des usages dissociés. Ces tendances lourdes, d'ampleur nationale, ne doivent pas faire oublier les cycles divers dont l'histoire de chaque massif ou partie de massif est faite. Il peut s'agir du cycle de reconstitution des sols (quand ils ont été par exemple victimes d'acidification), du cycle des aménagements et de leurs effets prolongés dans les paysages actuels⁹. Le temps forestier n'est pas le même selon les partenaires et les problèmes traités : la Marine royale n'envisage pas la forêt dans la même durée que les paroisses et celles-ci n'ont pas une perspective identique quand une urgence budgétaire commande ou quand traîne un procès depuis quatre générations. L'histoire des forêts françaises peut aussi se lire comme une histoire-rupture, une histoire-catastrophe. Mais il convient alors de déterminer exactement la portée réelle et la portée mythique de l'événement ; la Révolution en est un bon exemple¹⁰. L'échelle est évidemment déterminante pour situer l'impact, et donc la valeur de référence, ici des incendies, là des gelées (1709), des guerres (celle de 1914-1918 surtout)... ou des pluies acides. Quelles sont les conséquences durables de cette pathologie forestière, qui en souffre, qui en profite ? On dira volontiers, pour pasticher Pierre Vilar, que l'important est moins la catastrophe que la réponse de l'écosystème à ce défi. Enfin, à côté de ces recherches sur les temps courts, les temps forts, d'autres études prennent la longue durée pour thème et font ainsi apparaître des évolutions lentes, des régularités¹¹.
- 7 Les espaces et les contenus forestiers dans l'histoire sont aussi problématiques que les rythmes de celle-ci. La délimitation en superficie, au niveau national, restera longtemps hors de portée. Si l'on assure, sans trop de risque, que la forêt française – aux limites territoriales actuelles – est passée de 14 millions d'hectares en 1380 à 7 millions en 1820 pour se situer à 14 millions en 1980, on n'aura guère avancé, tant il est vrai qu'on ne parle probablement pas de la même chose à chaque date considérée. Jusqu'au XIX^e siècle, la forêt est un espace aux contours flous, contestés. Même si elle bénéficie d'un arpentage soigné, elle peut souvent souffrir à l'intérieur de ses bornes, de vides, de zones plus ou moins dégradées. La « contenance », et, partant, le produit, varieront alors, selon les époques, du simple au double ou au triple. Ce n'est que très progressivement, à partir des forêts royales, que les espaces boisés seront marqués, quadrillés, cadastrés¹². Ces limites ont d'autre part leur dynamique : elles traduisent les avancées et les reculs de la forêt, les phases de boisement et celles de déboisement. On s'aperçoit alors que, avant les grands projets de l'ère contemporaine (Landes, Aigoual, etc.), beaucoup de gains ne sont que des récupérations. Ce qui, dans le court terme, semble la fin d'une forêt peut bien ne manifester que la respiration d'un terroir.
- 8 Pour dépasser les généralités et approcher la diversité concrète des forêts, la recherche s'oriente de plus en plus vers une cartographie régressive des peuplements¹³. Même dans le cas favorable de la réformation colbertienne, les sources ne permettent évidemment pas de combler tous les blancs. Reste une répartition probable, qui appelle compléments et commentaires. Chaque fois qu'il est possible, l'étude ne porte pas seulement sur les essences dans leur (dés)équilibre respectif et leur situation, mais tente de cerner les résultats des traitements, autrement dit l'aménagement effectif des forêts, jusqu'au « port des arbres ». Cette mise en place de la dynamique forestière ne fournit pas en elle-même d'explication. Il faut la mettre en rapport avec les modes de consommation, les

moyens de transport, bref, avec la pression anthropique qui s'exerce sur ces espaces. La démonstration en a été faite sur le cas des forêts de montagne, en Aude et en Ariège, à la fin de l'Ancien Régime¹⁴.

- 9 La hêtraie-sapinière climatique évolue dans sa composition et son étagement selon les formes d'exploitation qu'elle subit. En pays de Sault, où la pression paysanne au XVIII^e siècle est forte, le sapin, qui ne se reproduit que par semence, disparaît des parties basses parce qu'il est coupé ou brouté avec excès. C'est le triomphe des taillis clairs de hêtre, qui se reproduit aussi bien par voie végétative. Quand la Marine réclame des futaies de sapins, la hêtraie paysanne recule partout où l'évacuation du bois par voie d'eau est possible. En Ariège, où les forges sont nombreuses, le hêtre qui donne un excellent charbon est favorisé au détriment du sapin : ici, usages campagnards et usages proto-industriels conjuguent leurs effets. Dans un tout autre contexte bio-géographique, en Sarthe, la sidérurgie classique est localement responsable d'une modification radicale du couvert forestier¹⁵. La sur-exploitation des forêts en taillis à rotation rapide a conduit à un changement dans le peuplement, avec la prolifération d'essences blanches comme le bouleau, et dans la flore, au bénéfice des ronces et des fougères. Enfin, les sols ont évolué vers la podzolisation.

Droit et politique

- 10 La forêt française, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, a connu une lente et difficile affirmation du droit de propriété. Espace commun, ouvert à tous, la forêt n'était-elle pas par excellence la « res publica », qui n'avait pas de maîtres mais des usagers ? Pour affirmer leurs droits, les rois et les seigneurs ont dû mener une longue guerre. Si le Domaine, à la Révolution, avait à peu près partie gagnée, il n'en allait pas de même de la propriété forestière aristocratique. La forêt est alors un des fronts principaux de l'affrontement social dans les campagnes. Aux procédures multipliées de cantonnement et de triage répondent l'invasion sans droits des forêts seigneurales par les paysans et leurs troupeaux. Les bois communaux échapperont largement au partage tard dans le XIX^e siècle ; les coutumes se maintiendront contre la législation nouvelle, rendant improbable l'individualisme forestier. Dans le Morvan ou dans le Haut-Var, dans les Vosges comme en Dauphiné, l'économie forestière de marché n'a pu que lentement réduire un système d'exploitation collective d'autant plus solide qu'il profitait à tous, fût-ce inégalement. De ce point de vue, l'Ancien Régime forestier a gardé son efficacité et son attrait tant que les formes traditionnelles de l'élevage et la pression démographique se sont maintenues dans les campagnes¹⁶.
- 11 L'administration des Eaux-et-Forêts sous l'Ancien Régime – on en trouve des traces dès le XIV^e siècle – a fait l'objet d'études de type prosopographique¹⁷. C'est à l'histoire contemporaine du Corps, dans une perspective plus sociologique, que se sont consacrées les recherches récentes. Elles ont permis de saisir, sur près de deux siècles, l'histoire des agents, des doctrines et des pratiques de l'« État forestier »¹⁸. L'unité du Corps est assurée par la formation initiale, confiée à l'Ecole de Nancy depuis 1824. Ici, la « foresterie » française s'est donnée une doctrine, des règles de vie. Voilà un autre temps propre à l'histoire des forêts : celui des grands directeurs, des cours qui marquent une génération. Des rites prennent naissance, rites d'incorporation, d'identification qui garderont leur vitalité jusqu'au milieu du XX^e siècle.

- 12 La militarisation du Corps ne comptera pas pour peu dans cette « mise en forme » des forestiers. L'Ecole est la matrice, la carrière complète l'apprentissage. De ces expériences sédimentées, deux traits originaux se dégagent : la pratique du terrain, l'exercice du pouvoir. Le premier renvoie aux exigences de l'action, à une certaine dévaluation des connaissances livresques, le second, à l'autorité publique qui s'applique aux forêts domaniales et communales. La fonction des forestiers n'est plus proprement judiciaire, comme sous l'Ancien Régime, mais elle est loin d'être simplement technique. De 1830 à 1960, le Corps devra gérer des forêts coloniales et bien des officiers feront au moins une étape Outre-mer. On souhaiterait mieux connaître ce qu'ils y ont fait, ce qu'ils en ont retenu, saisir comment ce changement d'échelle, cette liberté inédite, en un mot ces étranges forêts, ont pu modifier leur attitude. L'unité du Corps est enfin cimentée par son idéologie. Disons plutôt que l'homogénéité des conceptions et des pratiques est postulée, tout ce qui dérange ou dévie est soigneusement refoulé. Le fil directeur est, bien sûr, une conception exigeante du service public. La collectivité passe avant les individus ; d'où la méfiance persistante des forestiers pour l'économie libérale. Autre façon de dire la même chose : seul le long terme est efficace, significatif. L'Etat, « qui ne meurt pas » en a la charge. Il convient donc de poursuivre, sans se laisser détourner, la politique de conservation et d'aménagement¹⁹. Les usagers – communautés paysannes ou citadins en quête de nature – sont, si possible, tenus à distance : on conserve pour eux, mais sans eux, voire contre eux²⁰.
- 13 L'Etat forestier ne se limite pas au Corps des officiers. L'application de sa politique a toujours dépendu de la présence des agents subalternes, les gardes forestiers. C'est dire qu'on aurait besoin d'études sur le recrutement, la formation, le quotidien de ces hommes du bois²¹. Mal connus, ils sont aussi mal aimés. Pour les paysans, ils représentent la répression, l'adversaire, mais aux yeux des notables ou des officiers, ces gardes sont parfois suspects de complicité et, de toute façon, jugés peu compétents. A travers eux, la politique forestière éprouve les limites de son efficacité. Son principal problème est de venir à bout de la résistance des communautés et d'éradiquer la délinquance. Sur ce dernier dossier, les modernistes, historiens et juristes mêlés, ont beaucoup avancé²². Pour les temps contemporains, la recherche n'a pas dédaigné les tribunaux mais s'est surtout investie dans l'analyse des formes de résistance et d'interférence qu'offrent les groupes de pression, tels que les syndicats de propriétaires privés²³. Une limite objective à l'application de la politique forestière contemporaine est à chercher dans le morcellement prononcé – excessif, – de la propriété. La loi de 1963 laisse hors du champ d'une gestion concertée les propriétés inférieures à 25 hectares. Obstacle à la rationalité administrative ? En un sens, oui. Mais l'on pourra aussi bien dire que cette législation renoue, par delà le Code de 1827, avec l'esprit de l'Ordonnance colbertienne et fait rentrer sous une forme de contrôle public une partie des forêts privées.

Les consommations de bois

- 14 L'emploi du bois a toujours retenu l'attention des historiens des forêts, ne serait-ce que parce qu'il détermine les modes d'aménagement de celles-ci. Forêt de hêtre ou forêt de sapin, futaie ou taillis, c'est – toutes conditions égales par ailleurs – l'usage qui décide. Délaissant un peu des domaines mieux connus (le bois de Marine, par exemple), la recherche récente s'est appliquée, d'une part, à saisir certains types de besoins et, d'autre part, à mettre en évidence la concurrence des utilisateurs. La ponction que le monde

rural a exercée sur l'espace boisé jusqu'à la déprise récente a varié selon une configuration complexe de facteurs. La pression démographique, la nature de l'élevage, les formes de culture doivent être prises en compte, en même temps que les types et situations de boisement. Mais l'alternative générale a longtemps été : gagner du terrain sur la forêt ou utiliser ses produits. Avant d'être un gisement de matériau, la forêt est un espace vivrier qui fournit herbes, glands, litière, fruits. La fonction de chauffage a toujours été importante mais l'on a sans doute surestimé cette catégorie de prélèvement. Il semble que, du moins à l'époque moderne, bien des foyers paysans aient été alimentés par le produit des haies ou des champs plutôt que par celui des bois. Intégrée ou surimposée au monde rural, la première industrialisation utilise le bois comme combustible.

- 15 Pour apprécier correctement l'impact de cette consommation, il faudrait pouvoir effectuer une pesée globale où figureraient, aux côtés des forges, les verreries, brasseries, fours à chaux et autres foyers proto-industriels. Mais les sources sont déficientes pour les activités non-sidérurgiques ; la documentation la plus solide concerne les forges et les hauts-fourneaux²⁴. Ces « gouffres dévorants », selon une expression courante du XVIII^e siècle, effectuent un prélèvement unitaire considérable. On considère qu'une usine complète a besoin annuellement de la coupe de 100 hectares de forêt, c'est à dire qu'elle doit disposer d'un approvisionnement de 2 000 hectares, compte tenu du délai de reproduction. L'impact local et régional est d'autant plus grand que ces usines sont rarement isolées ; elles se regroupent le plus souvent en grappes le long des rivières, avec des concentrations pouvant atteindre la douzaine d'établissements à l'échelle d'un canton.
- 16 Les autres consommateurs du bois taillis peuvent légitimement imputer aux forges les hausses répétées des prix. Mais hors de la petite région et des rivières flottables, le bois de chauffage ne circule guère, en économie ancienne. Zones de hausse et zones de basse pression co-existent ; il n'y a pas un marché mais un morcellement de transactions. La fourniture du charbon de bois aux usines à fer ne passe pas nécessairement par l'achat du bois sur pied. Bien des maîtres de forges – sinon les exploitants, au moins les propriétaires – possèdent de grandes superficies de forêt. Souvent d'ailleurs, les usines ont été implantées – ainsi dans l'Ouest au XVIII^e siècle – pour valoriser un capital forestier sans autre débouché. Il s'agit bien là d'une consommation productive, créatrice de biens et de richesses²⁵. Enfin, dans ce cas, l'aménagement rigoureux et l'exploitation bien conduite des forêts permet de parler d'une sylviculture sidérurgique, d'une protection raisonnée²⁶. Autrement dit, la forêt d'industrie, houillère ou papetière, a des précédents. La récolte du bois et sa transformation en marchandise met au travail tout un peuple de bûcherons, de charbonniers. Le développement inégal de la recherche fait que ces hommes du bois sont relativement bien connus pour la période moderne. Les effectifs, la paye, la hiérarchie interne, les pratiques et les rites ont fait l'objet de travaux ; il n'en va pas de même pour les techniques et les outils. En revanche, on sait toujours peu de choses sur les métiers de la forêt aux deux derniers siècles, sauf par le biais, qui n'est pas négligeable, de la naissance du syndicalisme bûcheron²⁷. Quant aux marchands, leur identité, leurs méthodes, leurs réseaux sont, là encore, l'affaire des historiens de l'Ancien Régime²⁸.
- 17 En ville, le bois est requis pour de multiples usages. Mais chaque usage a son bois. Le chauffage et la cuisine consomment fagots et buchettes et risquent d'entrer en compétition avec les foyers proto-industriels. Un « zonage », fruit d'un arbitrage

politique ou de l'économie de marché, s'établit généralement au bénéfice de la ville. Ainsi les sidérurgies circum-parisiennes (pays de Bray, Senonais, Perche) sont-elles éliminées ou refoulées à la fin du XVI^e siècle ; la première couronne boisée revient à Paris²⁹. La construction réclame du bois d'oeuvre, surtout en chêne, tiré de la futaie et de belle venue. Ici interviennent les cycles du bâtiment urbain, les aménagements édilitaires...et les incendies. Si la pression sur les prix du bois de chauffage pousse à l'économie ou au changement de combustible, la construction réagit à la hausse d'une façon voisine, soit en substituant la pierre ou le torchis au bois, là où c'est possible, soit en introduisant des innovations dans la charpente.

- 18 Le bois est aussi dans la ville comme décor, pour l'agrément. Une histoire des parcs et des jardins plantés, des essences exotiques importées pour l'occasion aiderait à comprendre un des aspects de la ville. Forêt repoussante et attirante : promenons-nous dans les bois... Le loisir en forêt n'a pas attendu que les sociologues décrivent les avatars de la consommation symbolique. Les rois, les grands ont équipé ces forêts que l'on dit maintenant péri-urbaines à ces fins. La chasse a longtemps été le loisir associé à ces espaces³⁰. Quelque part vers 1840-1850, la perception urbaine de la forêt (proche) a changé. Il s'y glisse, d'abord dans la peinture puis bientôt dans les guides, un regard esthétique. Vient le temps des « belles séries », de l'arbre-monument, comme les rochers. Fontainebleau donne le mouvement de cette délectation bourgeoise. Depuis lors, le succès du « musée vert » n'a pas cessé³¹. Dans cette consommation de masse, les signes de distinction ne manquent pas. Après tout, la forêt est sociale ; la stratification et les conflits du monde, les représentations contradictoires ne l'épargnent pas. Peu à peu progresse dans l'opinion la conscience d'un nouveau droit d'accès. Dans le même temps, les gestionnaires (l'Office National des Forêts) et les propriétaires privés doivent trouver des réponses à ce défi. Le nouvel usage ne va-t-il pas entrer en conflit avec d'autres emplois ? La forêt doit-elle être ouverte ou fermée ? Qui en décidera et au profit de qui ? La forêt est toujours un enjeu.

NOTES

1. Michel DEVEZE, *La Vie de la forêt française au XVI^e siècle*, Paris, 1961.
2. « Le naturel des terroirs », *Histoire de la France rurale*, Paris, 1975, 624 p., tome I, p. 86. Conséquence immédiate : la forêt est la grande absente de cette *Histoire*...
3. Parmi les publications du G.H.F.F. : *Histoire des forêts françaises, guide de recherche*, I.H.M.C.-C.N.R.S., 1982, 192 p.
4. Jérôme BONHOTE et Jean-Louis VERNET, « La mémoire des charbonnières. Essai de reconstitution des milieux forestiers dans une vallée marquée par la métallurgie (Aston, Haute-Ariège) », *Revue forestière française*, XL, 3, 1988, pp. 197-212.
5. Il s'agit des collections de photographies, sous forme de plaques de verre ou de tirages, prises entre 1885 et 1950 dans les Alpes, les Pyrénées et le Massif central.
6. Recherches de Patrick BLANDIN, en forêt de Fontainebleau.

7. Janine COUDOUX, « Composantes paysagiques des bordures forestières dans le Nord de la France : quelques forêts boulonnaises vues de Landsat 1, 2, 3 », *Du pollen au cadastre, colloque du G.H.F.F. (10-12 octobre 1985), Hommes et terres du Nord*, 2-3, 1986, pp. 140-144.
8. La meilleure démonstration en est peut-être les actes du colloque cité ci-dessus.
9. Ainsi, les aménageurs actuels de la forêt d'Écouves sont-ils un peu contemporains des grands « réformateurs » du XVII^e siècle, Chamillart et Chaillou.
10. Denis WORONOFF (sous la direction de), *Révolution et espaces forestiers*, L'Harmattan, Paris, 1989, 264 p.
11. A titre d'exemple, les recherches pluri-disciplinaires sur un secteur forestier des Vosges du Sud de la fin du Moyen Age à nos jours, conduites par M. BIDAULT, phytosociologue de l'Université de Franche-Comté.
12. Andrée CORVOL. *L'Homme et l'arbre sous l'Ancien Régime*. Economica, Paris, 1984, 757 p.
13. Travaux de FRUHAUF, JALUT, METAILIE (Université de Toulouse).
14. Christian FRUHAUF, *Forêt et société. De la forêt paysanne à la forêt capitaliste en Pays de Sault sous l'Ancien Régime (vers 1670-1791)*. C.N.R.S., Toulouse, 1980, 302 p.
15. Jeanne DUFOUR, « Les forges et la forêt dans la Sarthe », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 55, 2, avril-mai 1984, pp. 219-230.
16. Yves RINAUDO, « La révolution conservatrice : les bois communaux varois au XIX^e siècle », *Révolution et espaces forestiers...* coll. cit., pp. 175-190.
17. Jean-Claude WAQUET. *Les Grands Maîtres des Eaux-et-Forêts de France, de 1689 à la Révolution*, Librairie Droz, Genève-Paris, 1978, 440 p.
18. Gérard BUTTOUD, *L'État forestier, politique de l'Administration des forêts dans l'histoire française contemporaine*, thèse, Nancy, 1984 ; Bernard KALAORA et Denis POUPARDIN, *Le Corps forestier dans tous ses états, de la Restauration à la Belle Époque*, I.N.R.A., 1984, dactyl., 190 p.
19. Raphaël LARRERE, Olivier NOUGAREDE et Denis POUPARDIN, « Tant qu'il y aura des arbres », *Recherches*, n° 45, septembre 1981 : Raphaël LARRERE. « L'emphase forestière », *ibidem*.
20. Une minorité de forestiers Le Playsiens a conduit une politique respectueuse des minorités paysannes. Cf. Bernard KALAORA et Antoine SAVOYE, *La forêt pacifiée*, L'Harmattan, Paris, 1986, 134 p.
21. G.H.F.F., *Jalons pour une histoire des gardes forestiers*, I.H.M.C.-C.N.R.S., 1985, 156 p.
22. Recherches de Andrée CORVOL, Anne-Marie COCULA. Voir aussi, Claude JOURNES (sous la direction de), *La coutume et la loi ; études d'un conflit*, P.U.L., Lyon, 1986, 164 p.
23. Gérard BUTTOUD. *Les propriétaires forestiers privés en France ; anatomie d'un groupe de pression*, E.N.G.R.E.F., Nancy, 1979, 522 p.
24. Denis WORONOFF (sous la direction de), *Forges et forêts. Recherches sur la consommation proto-industrielle du bois*, Éditions de l'E.H.E.S.S., 1990.
25. Jean-François BELHOSTE et alii, « Les forges du Pays de Châteaubriant », *Cahiers de l'Inventaire*. Ministère de la Culture, 1984, 295 p.
26. Jean-François BELHOSTE. « Une sylviculture pour les forges... » *Forges et forêts*, op. cit. et Denis WORONOFF. « Forges prédatrices, forges protectrices », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 55, avril-mai 1984, pp. 213-218.
27. Voir les travaux de Michel PIGENET sur les bûcherons du Berry.
28. Entre autres, Jean BOISSIERE, pour les marchands de Clamecy.
29. Jean BOISSIERE, « La consommation parisienne de bois et les sidérurgies périphériques : essai de mise en parallèle, milieu XV^e siècle-milieu XIX^e siècle », *Forges et forêts...op. cit.*
30. Notons que le dossier de la chasse a été peu abordé, dans la période récente, par les historiens de la forêt.
31. Bernard KALAORA, *Le musée vert ou le tourisme en forêt. Naissance et développement d'un loisir urbain. Le cas de la forêt de Fontainebleau*, Éditions Anthropos, Paris, 1981, 304 p.